

Yves Navarre, un Goncourt parmi nous

par Mario Pelletier

Le Devoir, 29 novembre 1980

Le Salon du livre de Montréal est peut-être en train de s'inscrire fermement sur l'itinéraire de visite du prix Goncourt. L'an passé, c'était Antonine Maillet parce qu'elle était chez elle. Et cette année, Yves Navarre est venu passer quelques jours avec nous, malgré toutes les sollicitations que le prix a déclenchées en Europe. Il sera là jusqu'à la clôture du salon, demain.

Au cours d'une interview qu'il a accordée au DEVOIR dans les bureaux montréalais de Flammarion, l'auteur du *Jardin d'acclimatation*, avec un débit lent qui donnait son poids à chaque mot, le regard outremer sous la paupière proustienne, nous a dit ce que représentait pour lui ce prix qui est venu couronner son douzième roman. En fait, il ne l'attendait pas.

« À partir du moment où quelqu'un a le Goncourt, on dit : il a passé sa vie à rêver du Goncourt. » Je vous répondrai : j'aurais pu y rêver à 16 ans, dire que j'allais me suicider si je n'avais pas le Goncourt à 17 ans. Effectivement, en 1974, quand j'ai publié *Le cœur qui cogne*, ce sont les critiques qui m'ont fait croire que j'allais avoir le prix. Je ne leur en veux pas, mais pendant un mois ils ont préparé leur papier au cas où je l'aurais eu, alors que je savais très bien que je ne l'aurais pas. J'ai simplement commencé à y croire le jour où j'ai su que je ne l'avais pas. Et j'ai mis pas mal de temps à me remettre de cette affaire-là, parce qu'à mon corps et à mon esprit défendant on m'y avait fait croire. Mais entre *Le cœur qui cogne*, qui était mon quatrième roman, et *Le jardin d'acclimatation*, qui est le douzième, beaucoup d'eau a coulé sous le pont Mirabeau. Donc, je ne l'attendais pas, ce prix. Disons que la seule chose que j'ai faite et qui aurait pu signifier une attente, c'est que j'ai quitté Paris pour que la comédie ne recommence pas; je suis rentré seulement la veille du résultat des « courses », comme on dit. Et puis voilà, je l'ai eu! Si je ne l'avais pas eu, ça n'aurait rien changé, étant donné que mon prochain roman est terminé et que je viens d'achever une pièce de théâtre. »

Mais les neuf cents télégrammes et les quelques milliers de lettres qu'il a reçus depuis une dizaine de jours l'ont momentanément arraché à la « solitude de coureur de fond » de l'écrivain. En ce sens, ils ont comblé un désir chez lui, celui qui l'avait porté à abandonner la publicité pour l'écriture en 1970. « Je voulais me créer une compagnie, dit-il, je cherchais l'autre à travers le texte. » Il me raconte le plaisir qu'il a eu, à son premier déjeuner à

Montréal, d'entendre un serveur montréalais lui confier : « Ce que vous avez écrit, c'est très bien pour tout le monde, à tous les niveaux. »

Le regard outremer s'attendrit un peu. Il évoque « une demande amoureuse collective qui a fait que les règles politiques et chagrines des prix littéraires n'ont doublement pas fonctionné cette année pour moi. Doublement parce que, primo, je suis publié par un éditeur qui, en principe, n'a pas de prix littéraire et qui ne fait rien, au niveau de la politique de couloir, pour en avoir; et puis, secundo, parce qu'il y avait eu, qu'on le veuille ou non, un emballage marketing autour de mon nom et de ce que j'écrivais depuis dix ans, du fait que les personnages de mes romans avaient l'audace de leur sensualité différente. »

— *Vous n'êtes pas le seul ni le premier à affirmer le droit à l'homosexualité ?*

« Je n'ai jamais dit que j'étais le premier. Mais la collectivité a agi un peu comme si j'étais le premier. Pourquoi ? Il y en a beaucoup qui ont affirmé leur sensualité. Vous voyez que j'évite le mot « homosexualité », parce que justement son emploi depuis quelques années, cette façon libérale de le brandir, m'a paru de plus en plus offensante. Je trouvais qu'il y avait un nouveau racisme qui se créait autour du mot, le racisme d'une homosexualité dont on parle ! J'irais même jusqu'au paradoxe suivant : je trouvais que ce racisme était pire que le précédent parce qu'il avait le visage de la tolérance, et pour moi la tolérance est la forme la plus subtile de l'intolérance. Pourquoi ai-je été accueilli comme le premier ? Parce que, je crois, j'ai refusé l'alibi culturel. Je n'ai pas idéalisé l'homosexualité, je ne l'ai pas traitée sur le mode pittoresque. Ni comme une expression marginale à la Genest, ni de façon voilée à la Proust. Quand mon premier roman, *Lady Black*, est sorti en 1970, c'était encore une chose dont on ne parlait pas, une nuit profonde, cette nuit qui fait d'ailleurs partie de la sensualité homosexuelle. Je crois que nous évoluons maintenant vers une dédramatisation du problème. Le ghetto, comme celui de San Francisco, n'est pas la solution pour les homosexuels. Ils doivent être comme ils sont là où ils sont. Ne plus chercher la confusion dans la nuit, mais la fusion à la lumière du jour. »

« Je suis heureux que ce soit précisément *Le jardin d'acclimatation* qui ait été primé, parce que plus grand nombre peut-être va enfin lire ce livre, où le problème se trouve fondu. Il y a là confrontées la famille et la différence sensuelle. On veut ramener ce roman à l'histoire d'une lobotomie atroce, ordonnée à la fin des années cinquante par un père qui, d'ailleurs, voulait par là le bien de son fils. Il n'y a pas de salauds dans mes romans. Il y a des personnes qui expriment leur amour chacune à sa manière. Mais cette lobotomie, c'est presque un fait

historique. Des neurologues psychiatres promettaient à des parents de leur rendre leur fille ou leur garçon plus conforme à ce qui était pour eux la norme sensuelle. En leur enlevant un petit bout de cerveau. Puis on renvoyait dans leur foyer des êtres qui n'étaient même plus capables de ramasser des balles de tennis. Finalement, je crois qu'on peut commettre des actes atroces par inconscience, mais on peut commettre des actes tout aussi atroces par amour. Mais *Le jardin d'acclimatation*, c'est aussi, on n'en parle jamais, un roman sur l'immigration. Que sont venus faire à Paris, ces Prouillan ? Pourquoi ont-ils quitté leur terre d'origine ? Pour quel pouvoir ?

« Le problème est de savoir si les Prouillan ont été acclimatés ou pas. Je ne le pense pas. Au fait, le jardin d'acclimatation c'est Paris tout entier. L'acclimatation, c'est un peu le goulag de l'Occident; la publicité, par exemple, essaie d'acclimater les gens. »

— *C'est un peu l'histoire de votre famille ?*

« Oui et non. Ma famille avait transporté à Paris un peu de soleil du Sud-Ouest. Nous vivions à Neuilly, et je vais vous dire une chose à laquelle je n'ai jamais pensé : même quand il ne faisait pas soleil, il y en avait toujours dans notre maison. Mes parents avaient gardé l'accent du Midi. Moi, je l'ai toujours, mais au fond de moi, c'est un accent grave. C'est pour ça qu'on dit que j'ai l'air assez triste. En réalité, comme tous les gens assez graves, je suis capable d'éclat de rire aigu. »

Yves Navarre qu'on compare déjà aux plus grands, dont on dit de plus en plus qu'il porte une œuvre, un monde, une sorte de comédie humaine de la fin du XX^e siècle, nous a parlé encore beaucoup de l'écriture, des rapports de l'écrivain avec la société, de son prochain roman qui s'intitule *Biographie*. Il se dit heureux, parce que maintenant il se sent vraiment Yves Navarre. « Je porte enfin mon nom, et pas le nom de quelqu'un à qui on prêtait des propos, des agressions, toute cette chronique scandaleuse qui m'a accompagné durant des années. Tout ça, j'ai l'impression que c'est balayé. »

Parlant pour finir de poésie (ce romancier prolix avoue en écrire encore plus que de la prose), le lauréat du prix Goncourt, dont c'est le quatrième voyage au Québec depuis 1975, nous a laissé sur une note d'espoir :

« L'Amérique du Nord, c'est encore une terre de poètes. Je veux dire qu'on leur donne encore la parole. En France, à part quelques exceptions, un René Char, un Guillevic, la poésie a été étouffée par des laborantins. »